Ami du Clergé du 24 octobre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Bénigne. — Son apostolat et son martyre, 577.
Pour la fête du Bienh. Jean-Gabriel Perboyre. — Sa vocation, son apostolat et son martyre, 579.
Sermons pour la Dédicace. — I. Respect et amour envers le lieu saint, 581. — II. Le respect dû à nos églises, 584.
Les personnages évangéliques. — XLVIII. Joseph d'Arimathie, 586. — XLIX. Zachée, 588. — L. Sainte Véronique, 590.

POUR LA FÊTE DE S. BÉNIGNE
(3 novembre)

SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE

Mes frères,

Notre pays est vraiment privilégié. La plupart de ses premiers apôtres lui sont venus directement du pays du Christ. S. Lazare, sainte Madeleine et sainte Marthe, les apôtres de la Provence, étaient les amis de Notre-Seigneur; Zachée, l'apôtre des régions qui avoisinent Rocamadour, avait été son hôte; S. Denys, avant de venir évangéliser Paris et sa banlieue, était allé s'agenouiller devant la Sainte Vierge. Quant aux autres, s'ils n'ont point vu et entendu le Sauveur lui-même, beaucoup ont été à l'école d'hommes qui avaient connu les Apôtres et en avaient reçu la doctrine de l'évangile dans toute sa pureté. Du nombre de ces derniers est S. Bénigne, que nous honorons aujourd'hui. Son apostolat s'exerça successivement à Autun, à Langres et à Dijon. Suivons-le en chacune de ces villes et bénissons le du bien qu'il y a fait.

I

S. Bénigne naquit en Orient dans la première moitié du IIe siècle. Il fut, comme S. Irénée le futur évêque de Lyon, disciple du grand évêque de Smyrne, S. Polycarpe, qui avait vécu dans l'intimité de l'apôtre S. Jean et qui, chargé d'ans comme lui, devait couronner sa longue vie par un glorieux martyre. Ordonné prêtre par ce saint évêque, S. Bénigne fut envoyé en Gaule pour y prêcher l'évangile, avec le prêtre Andoche, le diacre Thyrse et le sous-diacre Andéol. Après une traversée laborieuse, ils abordèrent à Marseille.

Ils n'arrivaient point tout à fait en pays inconnu. Avant eux, nous le disions tout à l'heure, les amis du Sauveur Lazare et ses sœurs, chassés de Palestine par les Juifs que gênait la présence du ressuscité de Béthanie, livrés par eux au gré des flots de la Méditerranée, sur une barque désemparée, mais conduits par la Providence, étaient venus aborder sur ces rivages de Provence, y avaient prêché l'évangile et fondé des chrétientés. Accueillis par les fidèles de ces chrétientés, Bénigne et ses compagnons remontèrent le cours du Rhône. Andéol s'arrêta dans les régions arrosées par ce fleuve et les rendit célèbres par ses prédications et son martyre. Quant à Bénigne, il se rendit avec ses deux compagnons à Autun où il descendit, sur l'indication d'un ange, chez un homme du nom de Faustus, que distinguaient la noblesse de sa famille, la dignité de sénateur et les insignes de préteur.

Faustus était chrétien, mais en secret, par crainte de la persécution. Jésus-Christ ne nous oblige pas à affronter celle-ci sans nécessité, surtout si nous pensons ne pouvoir le faire victorieusement. Du reste, en mettant secrètement sa haute situation et son influence au service des chrétiens de la ville, Faustus y faisait probablement un bien plus grand qu'en s'affichant publiquement comme chrétien. En tout cas, s'il taisait sa foi, ce n'était pas faute de l'estimer. On le vit bien à la façon dont il reçut S. Bénigne. Il l'accueillit avec bonté, lui et ses compagnons, et leur offrit l'hospitalité la plus généreuse. Mieux que cela : dès qu'il sut que Bénigne était prêtre, il le pria de se charger de l'éducation de son fils Symphorien, âgé de trois ans. Bénigne l'instruisit, lui conféra le baptême et versa si abondamment dans son cœur l'amour du Christ Jésus que, tout jeune encore, Symphorien préféra verser son sang pour sa foi plutôt que de la renier.

S. Bénigne resta plusieurs années à Autun, instruisit et baptisa toute la famille de Faustus et, autant par l'exemple de ses vertus que par sa parole et ses miracles, amena du culte des idoles à la foi du Christ beaucoup de païens. Faustus et son épouse ne furent pas les derniers à profiter des leçons du saint apôtre. On peut le supposer en voyant avec quel héroïsme la mère de Symphorien, digne émule de la mère des Macchabées, encouragera son fils marchant au supplice. On peut le supposer aussi à voir le zèle que déploie Faustus à étendre le règne de Jésus-Christ. Heureux du bien que Bénigne a fait à sa famille, à la ville d'Autun et à toute la région, il rêve de procurer les mêmes bienfaits à des membres de sa famille qui habitent Langres. « Homme de Dieu, lui dit-il, j'ai dans la capitale des Lingons une sœur nommée Léonille. C'est une chrétienne fervente, mais elle a trois petits-fils qui sont encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Je conjure votre charité d'aller les instruire, je ne doute pas que vous ne les ameniez facilement à la connaissance du vrai Dieu. »

II

Cette demande de Faustus répondait trop au zèle conquérant des saints apôtres pour qu'ils ne l'accueillent pas avec joie. C'était tout un vaste champ d'apostolat qui s'ouvrait devant eux avec la perspective de beaucoup d'âmes à gagner. Toutefois il fut convenu que Bénigne seul se rendrait

au pays lingon et que S. Andoche et S. Thyrse resteraient à Autun pour y continuer le bien commencé. Leur apostolat ne devait pas y être de longue durée : peu de temps après le départ de Bénigne ils étaient arrêtés et martyrisés à Saulieu, dans la Côte-d'Or.

Quant à notre saint, on devine avec quel empressement, quelle joie et quelle reconnaissance sainte Léonille l'accueillit. Comme Faustus l'avait appris à Bénigne, elle avait trois petits-fils, trois jumeaux : Speusippe, Eléosippe et Mélasippe. Ils étaient nés à Langres, d'une noble et opulente famille. Ils avaient une mère chrétienne qu'une mort prématurée leur avait enlevée alors qu'ils étaient encore tout petits ; mais leur père, attaché à l'erreur du paganisme, leur avait inculqué le poison de l'idolâtrie, de sorte que, tant qu'il vécut, ils se montrèrent ardents adorateurs des fausses divinités, surtout de la déesse Nemesis. Ils lui avaient érigé une statue dans une de leurs propriétés sise près de Balesmes, à la source de la Marne, et allaient fréquemment lui offrir des sacrifices. Une gracieuse statue de la Sainte Vierge remplace aujourd'hui cette idole et bénit les flots naissants de la Marne sortant des roches où se cachait jadis Sabinus.

Léonille, aïeule paternelle des saints Jumeaux, riche en biens, mais plus riche encore en piété, car elle adorait en secret Jésus-Christ, ne cessait de pleurer sur ses petits-enfants élevés de façon si détestable. Toutefois elle gardait le silence, de crainte que le père ne détournât ses fils du sentier du salut. En attendant qu'une occasion opportune de parler lui fût donnée, elle ne cessait de demander à Dieu leur conversion.

L'arrivée de Bénigne à Langres fut la réponse à ses prières. Le père des saints Jumeaux était mort ; seule elle avait mission désormais de pourvoir à l'éducation. S. Bénigne, de concert avec elle, leur enseigna la sainte doctrine et, quand ils furent suffisamment instruits, il leur conféra le saint baptême. A eux aussi S. Bénigne sut inspirer un si vif amour de Dieu qu'à peine chrétiens, sous l'inspiration sans doute de la grâce de Dieu, ils voulurent donner immédiatement un témoignage éclatant et public de leur religion. Ils renversent la statue de Nemesis, puis, courant à leur logis, ils renversent également douze autels qu'on y avait élevés à douze faux dieux, qu'ils mettent en pièces. Ce n'est pas ici le lieu de raconter avec quel courage, arrêtés par les autorités païennes, ils défendirent leur foi devant les tribunaux ni comment tous trois subirent un long et glorieux martyre, mais si la gloire des fils est aussi celle des pères, quel mérite pour S. Bénigne d'avoir su à Autun et à Langres donner de tels fils à l'Eglise et de tels saints au ciel !

III

Combien de temps S. Bénigne exerça-t-il son apostolat à Langres et dans le pays des Lingons, l'histoire ne le dit pas. Il est probable que les saints Jumeaux ne furent pas ses seules conquêtes et que beaucoup d'autres reçurent de lui l'instruction et le baptême. En tout cas, ce n'est pas à Langres qu'il devait finir sa vie et recevoir la récompense de son zèle, mais à Dijon.

Il y exerçait depuis quelque temps déjà son ministère apostolique et y opérait de nombreuses conversions par ses prédications et ses miracles, quand l'empereur Marc-Aurèle vint visiter cette ville. Il voulait examiner par lui-même les nouveaux remparts dont on l'entourait. Lorsqu'il eut considéré tout à loisir, il dit au comte Terentius : « Je veux bâtir ici un temple à Jupiter, mais écartez avec soin de ces lieux les chrétiens, cette race maudite qui est l'ennemie mortelle de nos dieux. » Terentius répondit : « Invincible empereur, nous ne savons pas ici ce que c'est qu'un chrétien. Seulement nous voyons dans nos murs, depuis quelque temps, un étranger fort extraordinaire. Il diffère autant de nous par son costume que par son langage et ses mœurs. Il a la tête rasée, il déteste nos cérémonies et le culte de nos dieux. Il baptise le peuple, l'initie à une nouvelle religion par des cérémonies mystérieuses. Il annonce un Dieu créateur du ciel et de la terre. Il promet à ses adorateurs, après cette vie, une autre vie meilleure et qui ne finira point. Enfin, il fait beaucoup de prodiges parmi le peuple. »

Marc-Aurèle n'eut pas de peine à reconnaître un chrétien en celui dont on venait de lui donner le signalement. Il le fit immédiatement rechercher et arrêter. Découvert à Epagny, près de Dijon, S. Bénigne fut saisi par le comte Terentius et conduit, enchaîné, au tribunal de l'empereur. Après avoir essayé en vain de l'ébranler par des menaces ou des promesses, on lui distend les membres par des poulies. Frappé ensuite durement à coups de nerfs et jeté en prison, il est guéri de toutes ses plaies par le ministère d'un ange. Alors l'empereur ordonne de le traîner de vive force à l'autel des idoles et de le contraindre à manger des viandes qui leur sont consacrées ; mais d'un signe de croix le saint martyr renverse les idoles et détruit les victimes qu'on leur offrait.

Marc-Aurèle, attribuant ces prodiges à la magie, ordonne d'infliger à leur auteur les supplices réservés aux magiciens. On attache donc les pieds de S. Bénigne dans le creux d'une pierre sous un bain de plomb fondu, on enfonce sous chacun des ongles de ses mains des alènes brûlantes, de nouveau on le frappe si rudement avec des nerfs que ses entrailles en sont mises à nu. Puis on l'enferme dans une infecte prison avec douze chiens privés de nourriture depuis longtemps afin de les rendre plus furieux ; mais six jours après on le retrouve intact. Exaspérés de l'inutilité de leurs efforts, les infidèles lui enfoncèrent des lances sous les côtes et enfin lui brisèrent la tête avec un verrou de fer. Sous ce dernier coup le saint martyr expira et son âme s'envola au ciel cueillir la palme méritée par tant de tourments, c'était le 1er novembre 179.

Le corps de S. Bénigne, pieusement recueilli, embaumé et enseveli par sainte Léonille, fut solennellement relevé trois cents ans plus tard par S. Grégoire, évêque de Langres, et pendant de longs siècles fut l'objet de la vénération des fidèles. Malheureusement il disparut en 1792, détruit, comme tant d'autres saintes reliques, par l'impiété des révolutionnaires. Quelques fragments seulement en ont été conservés et sont entourés d'un religieux respect dans la cathédrale de Dijon, qui est dédiée à ce saint apôtre de la Bourgogne, et dans celles de Langres et d'Autun. Mais si la Révolution nous a privés du corps précieux de S. Bénigne, il est d'autres trésors qu'elle ne saurait nous ravir : c'est la foi qu'il est venu nous apporter, c'est l'exemple édifiant des vertus héroïques qu'il a pratiquées, c'est surtout le puissant secours de ses prières qu'il nous continue au ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU BIENHEUREUX JEAN-GABRIEL PERBOYRE

(7 novembre)

SA VOCATION, SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE

Mes frères,

Le 9 novembre 1889, il y avait grande fête en la basilique de St-Pierre de Rome : le Souverain Pontife Léon XIII élevait sur les autels, en qualité de bienheureux, le Vén. Jean-Gabriel Perboyre. Depuis, nous célébrons sa fête en ce jour. Recueillons les leçons qui se dégagent de son existence si bien remplie. Comme nous y invite la collecte de la messe en son honneur, admirons l'innocence de sa vie, les travaux de son apostolat et sa participation peu commune à la croix de Jésus-Christ.

I

Le Bienh. Jean-Gabriel Perboyre naquit le 6 janvier 1802, au Puech, petit hameau de la paroisse de Montgesty, au diocèse de Cahors. Ses parents, Pierre Perboyre et Marie Rigal, étaient de modestes vignerons et d'excellents chrétiens. On peut en juger par ce fait que des huit enfants que Dieu leur donna, cinq se sont faits religieux, trois garçons dans la Congrégation de la Mission et deux filles chez les Sœurs de S. Vincent de Paul. Une troisième se disposait à imiter ces deux dernières quand Dieu l'appela au ciel.

Dès son enfance, le jeune Gabriel fit paraître une maturité précoce. Pieux, obéissant, il est d'une modestie telle qu'il souffre avec peine les caresses de sa mère. En classe, au catéchisme, il se distingue par son intelligence et mérite d'être admis à la première communion dès l'âge de onze ans, faveur rare à cette époque. Personne d'ailleurs ne s'en étonne, car déjà tous l'appellent « le petit saint. » On le voit si assidu à l'église qu'il quitte à peine le dimanche et les jours de fête, il se délecte tellement de la lecture de la vie des Saints, surtout de S. Vincent de Paul, qu'il est un sujet d'édification pour tous.

Jusque-là, cependant, l'appel de Dieu ne s'était point fait entendre à lui ; tous le croyaient destiné, et il le croyait sans doute lui-même, à partager les travaux des champs auxquels se livraient ses parents. Il avait quinze ans quand un de ses jeunes frères, Louis, se sentant appelé à l'état ecclésiastique, partit pour le Petit Séminaire de Montauban, dont M. Jacques Perboyre, son oncle, prêtre de la Mission, était supérieur. Comme il était timide et de santé délicate, Gabriel demanda à l'accompagner et à demeurer deux mois avec lui, pour l'aider à s'accoutumer à son nouveau genre de vie. Durant ces deux mois, il partagea les études de son frère et avec tant de succès que quand son père revint le chercher, les professeurs le pressèrent de les leur laisser tous deux, déclarant avoir remarqué en Gabriel des signes de vocation non moins évidents que dans son frère. Gabriel ayant joint ses instances à celles de ses maîtres, le père consentit à le laisser.

Dieu ne voulait pas seulement faire de notre saint jeune homme un prêtre, il voulait en faire un religieux. Quelque temps après, il entrait en effet, ainsi que son frère, dans la Congrégation de la Mission, fondée par S. Vincent de Paul et dont faisait déjà partie son oncle. Nous ne le suivrons pas au cours de son noviciat et de ses études à Montauban et à Paris. Si l'on en croit ses maîtres et ses condisciples, les vertus qu'il y pratiqua en font le digne émule de S. Louis de Gonzague et de S. Stanislas Kostka. D'un détachement héroïque, il ne voulut point user de la permission qu'on lui offrait de passer voir ses parents en quittant Montauban pour se rendre à Paris ; il fera le même sacrifice plus tard, quand il quittera la France pour se rendre en Chine.

N'ayant pas l'âge, ses études terminées, d'être ordonné prêtre, il fut envoyé comme professeur au collège de Montdidier, dirigé par des Lazaristes. Il y partage son temps entre le soin de ses élèves et la visite des pauvres et des prisonniers. Ordonné prêtre à Paris, le 23 septembre 1825, dans la Maison-Mère des Filles de la Charité, après une première messe, combien fervente ! célébrée le lendemain de son ordination, il est envoyé à St-Flour, d'abord comme professeur de théologie dogmatique qu'il enseigne avec autant de piété que de science, puis comme directeur d'une pension ecclésiastique qu'il élève à un haut degré de prospérité. Au bout de cinq ans, ses supérieurs le rappelèrent à Paris pour en faire le supérieur interne, autrement dit du noviciat, de sa Congrégation.

En ce nouveau poste, il eut à former des hommes apostoliques destinés à porter la Bonne Nouvelle jusqu'aux extrémités du monde. Bientôt cette glorieuse tâche dont il s'acquitte avec le plus grand zèle ne suffit plus à sa sainte et généreuse ambition ; il sent naître et grandir en lui le désir

de partir lui-même pour évangéliser les infidèles. Le glorieux martyre de M. Clet, cet autre enfant de S. Vincent de Paul, mis à mort en Chine vingt ans auparavant, lui fait envie. « Quel bonheur pour nous si nous avions un jour le même sort! » répétait-il à ses novices en leur montrant le vêtement ensanglanté du saint confesseur de la foi et la corde qui l'avait étranglé. Malheureusement sa faible santé ne permettait guère de satisfaire ses désirs. Son frère Louis étant mort en se rendant en Chine pour l'évangéliser, les supérieurs craignaient pour Jean-Gabriel le même sort s'ils le laissaient partir. Pendant six ans il demanda chaque jour cette grâce à Notre-Seigneur en le faisant descendre sur l'autel à la consécration. Il multiplia tellement ses instances près de ses supérieurs que ceux-ci se rendirent enfin à ses vœux. C'était le 2 février 1835, fête de la Purification.

II

Le 16 mars suivant, il s'embarque au Havre et le 29 août il débarque à Macao, où il se repose quelque temps d'une traversée pénible et périlleuse, chez les Lazaristes de cette ville et y commence l'étude du chinois. Mais bientôt on lui assigne le champ de son apostolat, le Ho-nan. Au milieu de mille dangers — car l'entrée de la Chine, à cette époque, était interdite aux étrangers et surtout aux missionnaires, sous peine de mort — il se met en route. Il voyage tantôt sur l'eau, tantôt sur terre, accablé par la fatigue et les privations. Il lui faut franchir de hautes montagnes, « mais, écrivait-il, j'aurais au besoin grimpé avec les dents pour suivre la voie que la Providence m'a tracée. »

A la fin de juin 1836, il arrive enfin à sa pauvre mission, juste pour y tomber malade. A peine guéri, il commence avec un jeune confrère chinois la visite des quinze ou vingt chrétientés qui lui sont confiées et qui sont disséminées dans un espace grand comme la France. Deux ans après, il est envoyé dans une mission voisine, celle du Hou-Pé, où les chrétiens nombreux et fervents donnent beaucoup de travail au prêtre. Le saint missionnaire ne s'en plaint pas et se multiplie, surtout les dimanches et fêtes, pour confesser et instruire les chrétiens qui affluent de toutes parts. A ces fatigues du saint ministère s'ajoutent les privations d'une vie extrêmement pauvre et mortifiée. Le saint apôtre n'a pour demeure que des maisons obscures et malsaines, sans cheminée et presque sans fenêtre, et où on étouffe dans la fumée. Sa nourriture n'est pour l'ordinaire qu'un peu de riz et des herbes cuites à l'eau sans aucun assaisonnement ; il n'a pour couche que la terre nue ou quelques planches couvertes d'une natte. Et comme si tout cela n'eût pas suffi, il s'impose encore de sévères pénitences : il se déchire les chairs par de sanglantes disciplines, porte autour de ses reins une chaîne de fer et sur son corps un rude cilice. Qu'on juge si une vie aussi héroïque devait appeler les bénédictions de Dieu sur son apostolat !

Et cependant des souffrances plus grandes allaient bientôt lui échoir ; le martyre depuis si longtemps désiré allait bientôt couronner sa belle vie.

En 1794, une loi avait été portée proscrivant le christianisme en Chine et condamnant ceux qui le professaient, à mort s'ils étaient européens, à l'exil s'ils étaient chinois. C'est en vertu de cette loi que le Vén. Clet avait recueilli la palme du martyre en 1820. Depuis cette époque, la persécution ne s'était pas renouvelée, quand, tout à coup, en 1839, elle sévit à nouveau.

Le 15 septembre de cette année, trois missionnaires étaient venus voir le Bienh. Perboyre pour celébrer avec lui la fête du Saint Nom de Marie ; la dernière messe venait de finir et prêtres et fidèles étaient encore à l'église, quand un chrétien chinois accourt pour les prévenir que la persécution a éclaté, que les soldats païens ne sont plus qu'à une petite distance et marchent sur l'église sous la conduite des mandarins ; ils n'ont que le temps de fuir s'ils veulent leur échapper. Les compagnons de notre bienheureux ne tardent pas à suivre ce conseil, mais l'intrépide serviteur de Dieu ne peut se résoudre à abandonner son troupeau. Il le fallut bien cependant. Emportant les objets sacrés les plus précieux, il a juste le temps de se dissimuler dans une forêt de bambous peu éloignée de l'église. La nuit venue, il quitte sa retraite pour gagner la maison d'un catéchiste et, le lendemain, une forêt plus éloignée où sont déjà d'autres chrétiens. Il y aurait probablement échappé aux recherches sans un traître qui révéla l'endroit où il était.

III

Bientôt le bois est cerné et parcouru en tous sens par les soldats. Deux d'entre eux finissent par découvrir le saint missionnaire en compagnie de plusieurs chrétiens. Ceux-ci voulaient le défendre, mais lui s'y opposa. On le traîne par les cheveux, on le dépouille de ses vêtements et, les mains liées derrière le dos, on le conduit à la ville voisine. Comme Jésus traîné de tribunal en tribunal, il va pendant un an être conduit de ville en ville, il va en chacune d'elles subir des interrogatoires où on lui enjoindra de fouler aux pieds le crucifix. Comme il s'y refuse avec horreur, qu'il le baise au contraire avec une sainte ferveur, on le frappe de coups redoublés qui mettent sa chair en lambeaux. Lorsqu'après ces tourments affreux on le reconduit dans une prison infecte où de nouveaux supplices l'attendent, il remercie Dieu qui lui a donné la force de professer aussi héroïquement sa foi, il le prie pour ses bourreaux et lui demande de lui donner jusqu'au bout le courage de souffrir pour son nom.

Le dernier tribunal devant lequel comparut le saint martyr fut celui du vice-roi, qui, après des tourments plus cruels encore que les précédents,

le condamna à être étranglé. Mais pour être mise à exécution, sa sentence avait besoin d'être ratifiée par l'empereur ; or cette ratification n'arriva que huit mois après. Le courageux prisonnier en profita pour se confesser à un prêtre chinois qui avait pu l'approcher et envoyer par son entremise à ses confrères une lettre d'adieux tachée de sang.

Enfin le 11 septembre 1840, un courrier impérial apporta l'édit qui confirmait la sentence de mort portée contre lui. Sans tarder, on le tire de sa prison et au son des cymbales, revêtu de la robe rouge des condamnés, il est conduit au supplice accompagné de cinq scélérats. Tandis qu'on décapite ceux-ci, il se met à genoux et prie avec tant de ferveur qu'il fait l'admiration des païens eux-mêmes. Son supplice à lui devait être plus long et plus douloureux. Dépouillé de la robe rouge et vêtu seulement d'un caleçon, on l'attacha à un gibet en forme de croix, ses mains ramenées sur le dos et ses deux pieds repliés par derrière. L'exécuteur lui mit au cou la corde qui devait l'étrangler et ne procéda que lentement, pour le faire souffrir plus longtemps, à la torsion de cette corde. Un coup de pied dans le bas ventre du saint martyr acheva de détacher de son corps sa belle âme qui, enfin, s'envola au ciel recevoir la palme si chèrement gagnée.

Tandis que le lendemain des satellites portaient en terre son saint corps, les chrétiens le leur rachetèrent et, par une pieuse supercherie, lui substituèrent un cercueil rempli de terre. Après avoir reposé dix-huit ans en terre chinoise, ces saintes reliques furent en 1860 rapportées en France dans la chapelle des Lazaristes, en attendant qu'en 1889 l'Eglise les plaçât sur les autels.

Il serait trop long de vous redire les prodiges qui suivirent la mort du saint martyr, obtenus par son intercession. Le plus beau est celui de la propagation de la foi en Chine. Son sang et celui de tant de missionnaires et de chrétiens morts comme lui pour la foi y est devenu une semence de chrétiens. Il est même devenu une semence d'apôtres.

Le 9 novembre 1889, jour de sa béatification, deux élèves, deux rhétoriciens du Petit Séminaire de Langres, accompagnés de leur Supérieur et représentant leurs condisciples, assistaient à la cérémonie de St-Pierre. L'un était déjà revêtu de la soutane, mais l'autre n'avait pas encore franchi le seuil du sanctuaire. La vie héroïque de notre saint martyr, le triomphe magnifique que l'Eglise lui décernait frappa tellement ce dernier qu'il résolut non seulement d'être prêtre, mais missionnaire, lui aussi [1]. Deux ans après, il entrait au Séminaire des Missions Etrangères de Paris. Quatre ans plus tard, il partait évangéliser le Thibet, où il faillit à son tour cueillir la palme du martyre. Il n'en revint que rappelé par ses supérieurs à Paris, pour y être directeur au Séminaire, faire profiter de sa science et de son expérience ses jeunes confrères et préparer, comme le Bienh. Perboyre l'avait fait, des apôtres pour les pays infidèles.

Demandons à ce bienheureux martyr de continuer à susciter des missionnaires pour les pays qu'il a arrosés de son sang. Et afin que la France en fournisse un grand nombre à l'avenir comme par le passé, prions-le de multiplier en notre chère patrie les familles nombreuses et chrétiennes, les familles heureuses de donner leurs enfants à Dieu comme l'a fait la sienne. Ainsi soit-il.

[1] Le P. Georges Aubert, mort le 13 juillet 1933. Son compagnon était le Directeur actuel de l'*Ami du Clergé*.

SERMONS POUR LA DÉDICACE

I

RESPECT ET AMOUR ENVERS LE LIEU SAINT

Mes frères,

Dieu est partout. « Si je monte au ciel, s'écriait le saint roi David, je l'y trouve : le ciel est sa glorieuse résidence. Si je descends au fond des abîmes, je l'y rencontre encore. Si je m'enfuis jusqu'aux extrémités de la terre, je n'échappe point à sa présence. Il est partout où vont mes yeux, partout où s'élance ma pensée, partout où se dirigent mes pas. » Cependant il est un lieu, dans cette paroisse, où Dieu réside d'une manière toute particulière, où il est comme dans sa demeure propre, dans son habitation à lui : c'est notre église. La voilà, m. f., la vraie maison de Dieu : *Hic domus Dei est.* C'est ici que Dieu habite en personne, qu'il donne audience à ses créatures, qu'il reçoit leurs visites, qu'il accueille leurs demandes, qu'il répand sur elles l'abondance de ses grâces. Sans doute, nous ne le voyons pas. Pour ne pas nous éblouir, pour ne pas nous effrayer, il voile sa majesté, il se cache sous les apparences d'un pain vulgaire. Mais cela n'empêche pas qu'il réside dans le tabernacle aussi réellement que dans le ciel, qu'il est là avec nous comme il est au ciel avec les anges, comme il fut sur la terre avec les hommes pendant les trente-trois années de sa vie mortelle ; enfin qu'il est là, dans cette église, avec autant de réalité et de certitude que vous et moi en ce moment.

Telle est la grande vérité que nous remet sous les yeux la fête d'aujourd'hui et que je voulais moi-même vous rappeler pour avoir l'occasion de vous exhorter au respect et à l'amour de votre église.

I

Et d'abord, respect à votre église ! Au sein de la paroisse, c'est le lieu du culte, le rendez-vous des âmes, l'asile des saintes images, le sanctuaire où tous les jours le Fils de Dieu renouvelle son sacrifice, où fume l'encens, où s'élève la prière, où retentissent les chants pieux, où se déploient les cérémonies sacrées ; bref, c'est le lieu saint de la paroisse. Cette seule raison ne commande-t-elle pas déjà le respect envers l'église ? Ce n'est pas

un lieu ordinaire, c'est un lieu consacré. Mais la grande, la suprême raison pour laquelle l'église paroissiale s'impose à notre vénération, c'est que Dieu y habite personnellement, ainsi que nous venons de le dire.

Le temple de Jérusalem, si majestueux, si splendide, n'était pas, à proprement parler, le domicile de Dieu. Il n'y paraissait qu'en figure, en image, il n'y manifestait sa présence qu'à de rares intervalles. Et cependant le Seigneur donnait de sévères leçons aux Juifs qui s'approchaient de son tabernacle. « Tremblez, leur disait-il, au seuil de mon sanctuaire. Vous êtes ici dans la maison de votre Dieu. » Grande était donc la vénération des enfants d'Israël pour ce temple auguste où ils ne pénétraient qu'avec un respect mêlé de crainte. Malheur aux profanateurs de la maison de Dieu ! On l'avait bien vu lorsque l'impie Héliodore, trop fidèle exécuteur des ordres de son maître, le roi Antiochus, osa enfreindre la défense faite aux païens et franchir les limites imposées aux profanes. Un châtiment exemplaire s'abattit sur l'audacieux sacrilège. Désarçonné, renversé de sa monture jusqu'à terre, Héliodore avait vu deux anges transformés en guerriers se précipiter sur lui, le fouet à la main, et le frapper jusqu'au sang. Et ensuite il racontait cette vision d'épouvante et montrait ses plaies, qui attestaient qu'on ne profane pas impunément la maison de Dieu. Et ce récit remplissait de frayeur Juifs et païens.

Ah ! combien plus devrions-nous avoir de respect pour nos églises, mille fois plus vénérables que le temple de Jérusalem, elles qui sont, dans le sens le plus vrai du mot, la maison de Dieu, où il réside en personne !

Hic domus Dei est, c'est ici la maison de Dieu. Donc recueillez-vous, faites silence, composez votre maintien, témoignez votre respect dès que vous en franchissez le seuil. Car si c'est vraiment la maison de Dieu, ce n'est pas la vôtre, ce n'est pas une demeure sans maître. Vous n'avez pas le droit d'y prendre les allures, de vous y permettre les familiarités qu'on peut se permettre chez soi.

C'est ici la maison de Dieu. Dès lors, il est juste d'y apporter un extérieur modeste, d'y contenir ses regards, de s'interdire toute attitude qui blesserait les convenances. Quand vous entrez dans une maison honorable pour y faire visite, vous faites toilette, vous surveillez vos paroles, vous mesurez tout à la dignité de la personne qui vous reçoit. Eh bien ! m. f., je vous le dis en toute simplicité, ici vous êtes en visite, vous êtes chez un personnage qui n'a point d'égal, vous êtes chez Dieu. Et par conséquent la simple politesse vous oblige à ne vous présenter à l'église et à n'y demeurer qu'avec le plus profond respect.

D'où vous pouvez conclure combien il serait inconvenant d'y venir avec des vêtements sales et négligés, ou avec une toilette immodeste, d'y garder pendant les offices une attitude molle et nonchalante, d'y tousser bruyamment, d'y cracher comme on le fait dans la rue, de tourner la tête de côté et d'autre, d'y donner des marques d'ennui ou d'impatience quand la messe ou la prédication se prolonge au-delà de votre attente. Tout cela dénoterait un souverain mépris ou tout au moins une impolitesse blessante vis-à-vis de Dieu.

J'en dis autant de ces conversations inutiles qu'on se permet trop souvent à l'église. L'église n'est pas un parloir, un rendez-vous pour des conversations profanes. Une seule parole y est permise, la parole de la prière. Si vous y venez pour parler de vos affaires, écoutez ce que le Seigneur vous dit dans son Evangile : « Ma maison est une maison de prière, et vous osez en faire une maison de négoce, une caverne de voleurs ? » Je n'ose pas penser qu'on vienne à l'église pour voir ou pour être vu, par vanité, pour y étaler un vêtement nouveau, pour satisfaire une vaine curiosité, pour y passer en revue les toilettes et les parures. Si l'on doit donner quelque chose en spectacle à l'église, ce n'est pas sa vanité, mais bien sa modestie et sa piété.

On raconte que les Arabes, dans leurs mosquées, silencieux, immobiles, les pieds nus, sans jamais s'asseoir, demeurent ainsi de longues heures dans l'attitude de la prière. Ah ! m. f., quelle honte et quelle leçon pour nous qui sommes si distraits sous le regard même de Dieu, pour nous qui ne savons pas employer avec piété le court espace du temps que nous passons chaque dimanche à l'église, en tête à tête avec Notre-Seigneur !

Rappelons-nous donc qu'il y a une mise de suprême convenance dans la maison de Dieu, une attitude dont on ne devrait jamais se départir : celle du publicain dont parle l'Evangile. Humblement prosterné à l'entrée du temple, il n'osait lever les yeux et se frappait la poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis un pécheur. » Je serai moins exigeant. Je ne vous défendrai pas de lever les yeux à l'église. Je vous permettrai de les fixer sur deux objets : vous regarderez l'autel pour suivre le prêtre dans le détail des cérémonies sacrées ; puis vous ramènerez vos regards et les replierez sur vous-mêmes, sur vos misères et sur vos défaillances.

Parents chrétiens, apprenez de bonne heure à vos chers enfants le respect qu'on doit avoir pour la maison de Dieu. Veillez à ce que leur tenue à l'église soit irréprochable et sachez, au besoin, par des réprimandes sévères et de petites punitions, réprimer leur dissipation. Autant que possible, placez les près de vous à la messe, apprenez-leur à la suivre attentivement dans leur paroissien. Plus tard, à travers les péripéties calmes ou tourmentées de notre existence, nous nous rappelons tous avec une douce émotion, n'est-il pas vrai,

> L'église où, tout enfant, et d'une voix légère.
> Nous chantions à la messe auprès de notre mère.

On raconte que sainte Marguerite, reine d'Ecosse, n'avait rien tant à cœur que d'inspirer à ses enfants le respect de la maison de Dieu. Les

jeunes princes répondaient aux leçons et aux exemples de leur pieuse mère. Aussi les Ecossais avaient-ils coutume de dire : « Voulez vous savoir comment les anges prient dans le ciel ? Regardez à l'église notre reine et ses enfants. » Bel éloge que tous, pères et mères, vous vous efforcerez désormais de mériter !

II

Respecter l'église, ce n'est que la moitié de notre devoir : il faut de plus l'aimer. Et comment ne l'aimerions-nous pas, cette maison accueillante, s'il en fût, dont la porte reste toujours ouverte, où nous pouvons entrer quand nous voulons, sans autorisation à demander, sans cérémonies à observer, où tout enfin semble nous connaître et nous sourire ? Voici le banc de famille qu'ont occupé nos parents, nos grands-parents peut être. Voici les saintes images, les statues des saints protecteurs et patrons de la paroisse, S. Joseph, si bon, si paternel, Marie, notre douce mère du ciel, son divin Enfant sur les bras, ou son Fils inanimé étendu sur ses genoux, notre bon Sauveur qui, d'un geste plein de douceur, nous appelle à lui en nous montrant son Cœur brûlant d'amour. Voici les fonts baptismaux, témoins de tant de joies familiales, la chaire d'où il ne tombe que des paroles d'encouragement et de réconfort, le confessionnal, tribunal de la miséricorde et du pardon, la table sainte où se distribue le pain des anges, le tabernacle où réside nuit et jour un Dieu se faisant pour nous prisonnier d'amour. Comment entrer dans une église sans se sentir tout enveloppé de tendresse et de bienveillance ?

Instinctivement nous aimons la maison paternelle, le foyer qui nous a vus naître. Or l'église aussi est notre maison natale. C'est là qu'est le berceau de notre vie surnaturelle, c'est là que par le sacrement régénérateur nous avons acquis le titre d'enfants de Dieu et d'héritiers présomptifs du ciel. Nous aimons le toit qui abrita notre enfance et notre jeunesse, et celui qui voit se dérouler entre ses murs la suite de notre vie. Mais n'est-ce pas aussi à l'église que se sont accomplis les actes les plus solennels de notre vie de chrétiens ? C'est là, dès que notre raison s'est éveillée, que nous sommes venus offrir à Dieu les prémices de notre cœur, son premier amour. C'est là qu'un jour, aux pieds d'un prêtre, nous avons fait l'aveu de nos premières fautes, là que nous sommes revenus, tant de fois depuis, chercher le pardon. C'est là que, sous les yeux de nos parents attendris, nous avons reçu dans notre cœur pieusement préparé la première visite de notre Dieu. C'est là qu'arrivés au tiers de la vie et songeant à fonder une famille, nous sommes venus chercher, avec les bénédictions du ciel, la consécration de notre alliance. C'est là que, tout en larmes et vêtus de deuil, nous avons apporté les restes encore tièdes de nos parents pour appeler sur eux la miséricorde divine. C'est là que nous viendrons, à notre tour, quand la mort nous aura couchés dans le cercueil, pour recevoir les dernières bénédictions de l'Eglise et recueillir le suprême adieu de ceux qui nous aimaient. Oui, c'est bien une maison de famille que l'église, une maison peuplée pour nous des plus chers souvenirs.

Nous l'aimerons encore parce que Dieu a promis solennellement d'exaucer toutes les prières que nous viendrons y répandre. Il avait dit en parlant du temple de Jérusalem : « Mes oreilles seront attentives à la voix de celui qui me priera dans ce sanctuaire. Là j'exaucerai les prières des suppliants et je ferai miséricorde aux pécheurs. » Promesse magnifique qui se réalise bien davantage encore dans nos églises. J'en appelle à vous-mêmes, m. f. Dans vos heures de tristesse et de découragement, quand votre cœur fatigué a eu besoin de consolation et d'espérance, où avez-vous trouvé la résignation, le courage, le réconfort qui vous manquaient ? N'est ce pas ici, au pied des saints autels, devant l'image de Marie ? Où avez-vous goûté les joies les plus pures, quels ont été dans votre vie les moments les plus délicieux ? N'est-ce pas ici, à la table sainte, dans les douceurs de l'union intime avec Jésus, ou dans la ferveur d'une prière où votre cœur s'épanchait dans le cœur même de Dieu ? Quand vous êtes-vous sentis meilleurs, plus courageux contre vos passions, plus fermes dans le service de Dieu ? N'est-ce pas ici encore, à la suite d'un sermon touchant, d'une cérémonie impressionnante, d'une pieuse communion ? Oh ! m. f., que de raisons se joignent pour nous rendre notre église infiniment chère : elle nous rappelle ce qu'il y a de meilleur en nous, nos plus délicieuses émotions, les bontés de Dieu envers nous, les plus heureux jours de notre vie.

Nous aimerons donc notre église et nous attesterons cet amour en la fréquentant assidument, fallût-il, pour remplir ce devoir, nous gêner un peu. Voici le temps où, pour se dispenser d'y paraître, on prétextera la rigueur de la saison, la vivacité du froid, les délicatesses de la santé. Oh ! que nous aimerions peu l'église et l'hôte divin qui l'habite, si nous n'avions pas le courage de surmonter, pour lui rendre visite, la moindre difficulté !

Aimer l'église, c'est y venir avec joie et en sortir avec regret, y venir tous les dimanches, régulièrement, non seulement à la messe, mais aux vêpres, non seulement le dimanche, mais pendant la semaine. Aimer l'église, c'est ne jamais passer devant elle sans y entrer pour saluer Notre-Seigneur et lui adresser quelques prières. Aimer l'église, c'est contribuer à son entretien et à sa décoration. Qui ne voit avec quelle impérieuse nécessité tous ces devoirs s'imposent ? Aimerions nous l'église si nous n'y paraissions que quatre ou cinq fois dans l'année, si nous manquions souvent la messe le dimanche par notre faute, si nous faisions fi des vêpres et des autres offices, si, à peine entrés dans le lieu saint, nous avions hâte d'en sortir, avant même que les prières soient terminées, si nous marchandions à ce Dieu à qui nous devons

tout, la pauvre petite heure qu'il nous demande de lui accorder chaque semaine, si lorsque nous sommes devant son autel, sous ses yeux, en sa présence, notre cœur était loin de lui, si nous trouvions trop onéreux les petits sacrifices qu'on nous demande pour l'entretien et la décoration de sa maison. Disons-le à notre confusion : nos pères avaient, à un bien plus haut degré que nous, l'amour de leur église. Qui de nous ne se souvient de ces bons vieillards si fidèles à tous les offices du dimanche, toujours les premiers arrivés dans le lieu saint ? Qui n'a connu de ces saintes femmes dont toute la vie, pour ainsi dire, se passait à l'église ? Survivants d'un autre âge, ils disparaissent, eux aussi, hélas ! mais sans être remplacés. Et le prêtre est réduit à gémir, comme le prophète, parce que le chemin de l'église est abandonné et qu'on ne vient plus à ses solennités.

* *

M. f., le saint roi David avait un palais magnifique dont il ne nous dit pas un mot, sinon qu'il y habitait seul, à peu près comme l'oiseau de nuit dans les fentes d'un mur en ruines, ou comme un passereau isolé sur le faîte d'un toit. Voilà avec quelle indifférence il en parle. Mais, à côté de cette demeure qu'il ne touchait que des pieds, il y en avait une autre où sa pensée, son cœur, son être tout entier se réfugiaient avec bonheur. « Qu'ils sont aimés, ô mon Dieu, s'écriait-il, qu'ils sont aimés, vos tabernacles ! L'oiseau cherche un nid pour y loger sa couvée. Vos autels, ô Seigneur, c'est là que j'ai mis mon cœur et je veux qu'il y reste. Un jour passé près de vous vaut mieux que mille passés sous la tente des pécheurs, en apparence les plus heureux ! » Ayez pour votre église, maison de Dieu ici-bas, les mêmes sentiments que David. Et Dieu, en récompense, fera de vous les glorieux héritiers et les heureux habitants de sa maison du ciel. Ainsi soit-il.

II

LE RESPECT DÛ A NOS ÉGLISES

Mes frères,

Il n'en est guère parmi vous qui n'aient fait quelque grand pèlerinage : Lourdes, Montmartre, Sainte Anne d'Auray. Ils ont dû remarquer, alignées aux abords des basiliques, de longues files de boutiques qui étaient aux yeux des pèlerins mille objets de piété. Ils se rappellent les cris des marchands faisant de la réclame et se disputant votre clientèle.

I

Eh bien ! quelque chose d'analogue se passait à Jérusalem, au temps de Notre-Seigneur. Les abords du temple étaient envahis par une foule bruyante et cupide de mercantis de toute provenance et de toute sorte. A l'origine, ils s'étaient tenus à distance, par respect pour la maison de Dieu. Mais bientôt, grâce à la condescendance intéressée des grands-prêtres, ils se glissèrent des avenues du temple jusque dans la cour intérieure qu'on appelait le Parvis des Gentils, et cette vaste cour devint un marché où se trouvait réuni tout ce qui était nécessaire aux sacrifices : des cages pleines de colombes pour les offrandes des pauvres, des troupeaux de bœufs, de brebis et de génisses pour celles des riches. Comme vous pouvez vous l'imaginer, c'était un beau tapage, et le tumulte s'accroissait encore par la présence des changeurs. Assis à leurs tables, ces banquiers de bas étage fournissaient, moyennant un droit, de la monnaie juive contre les monnaies étrangères, trop souvent frappées d'images idolâtriques, et donc inacceptables à tous ceux qui voulaient faire leur aumône légale pour l'entretien du temple.

Si nécessaire que parût ce trafic, il profanait la maison de Dieu. A la vérité, les victimes étaient toujours immolées et les cérémonies accomplies dans le temple, mais les chants et les prières ne montaient plus vers le ciel dans le même recueillement. Cris des oiseaux, longs mugissements des animaux, monnaies retentissant sur le plateau des changeurs, discussions, violents débats entre acheteurs et vendeurs, mélange confus de pèlerins, de marchands et de bestiaux étendus sur les mosaïques des parvis comme sur la litière d'une étable, ce fut là ce que Jésus put voir et entendre aux abords du sanctuaire, la première fois qu'il vint célébrer la Pâque, à Jérusalem, avec ses disciples.

Ce spectacle excita son indignation. Ramassant une poignée de ces joncs flexibles que les Orientaux tressent comme des cordes, il en fit un fouet et s'avança, tout à coup, le bras levé, chassant à la fois vendeurs et acheteurs, bœufs et brebis. Les changeurs ne furent pas épargnés : il les mit dehors, renversant leurs tables et jetant par terre leurs piles de monnaie. Les marchands de colombes furent moins rudement traités : comme fournisseurs des pauvres, ils méritaient davantage la pitié du Sauveur. Il ne toucha point à leurs cages et se contenta de leur dire : « Otez-moi tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic ! »

Quel ne fut pas l'étonnement des disciples à la vue de Jésus indigné et de la multitude fuyant devant lui ! Mais ils se ressouvinrent que David avait fait dire au Messie : « Le zèle de votre maison me dévore ! » Leur foi ne fit donc que s'accroître en leur divin Maître, en même temps que leur respect pour le Lieu saint.

Il était, en effet, vénérable à bien des titres, ce monument de la piété israélite. Au lever du soleil, lorsque, de loin, sur la sainte montagne, apparaissait le sanctuaire, dominant de plus de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte, quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc, quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit, il semblait, dit l'historien juif Josèphe, que ce fût une montagne de neige s'illuminant peu à peu et

s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée, et le païen même se prosternait. C'était là, dans cette maison sainte consacrée à la gloire de son nom, que des générations et des générations étaient venues rendre au vrai Dieu le seul culte qu'il eût pour agréable. C'était là que l'on avait conservé longtemps — précieux trésor — la verge d'Aaron, le chandelier d'or à sept branches, la table des pains de proposition, une mesure de la manne recueillie dans le désert, l'arche d'alliance avec les tables de la Loi données à Moïse sur le Sinaï. Enfin c'était là que le Seigneur se plaisait à rendre ses oracles et à manifester ses volontés. Dès lors, on comprend l'indignation de Jésus en voyant un lieu si vénérable et si saint odieusement profané.

II

Que serait-ce donc, m. f., s'il se montrait tout à coup au milieu de nous, dans cette église mille fois plus riche, mille fois plus auguste, si modeste et si pauvre même qu'elle paraisse, que le temple de Jérusalem dans tout l'éclat de sa magnificence, puisqu'elle possède un trésor qui surpasse infiniment tous les trésors de l'antique sanctuaire : la présence réelle de Dieu, la Sainte Eucharistie ? Oui, ô Jésus, Maître adoré, que diriez-vous, que feriez-vous si, brisant pour un instant les voiles qui vous dérobent à nos regards, les liens qui vous retiennent captif dans l'Hostie du tabernacle, vous apparaissiez soudain devant ces chrétiens légers, distraits et dissipés ? Ah ! je vois votre visage courroucé, vos lèvres frémissantes, vos bras se levant comme autrefois avec indignation, pour chasser ces audacieux profanateurs de la maison de votre Père céleste !... Mais non, mon Dieu, nous préviendrons votre colère, et nous armant généreusement nous-mêmes, comme d'un fouet, de l'examen de conscience et de l'esprit de foi, nous chasserons sans pitié tout ce qui, dans notre attitude, pourrait porter atteinte à l'honneur de votre sanctuaire.

Vous rappelez-vous, m. f., cet épisode de l'Histoire Sainte ? Moïse gardait les troupeaux de son beau-père Jéthro, dans le désert, quand tout à coup il s'entend appeler par son nom. Il se dirige alors vers le lieu d'où la voix mystérieuse semblait partir. Et que voit-il ? Un buisson qui brûlait sans se consumer. Il s'approche pour mieux contempler cette merveille. Mais voici qu'à nouveau la voix se fait entendre : « Arrête, lui dit-elle, ôte tes chaussures, car la terre que vont fouler tes pieds est une terre sainte. » Moïse obéit, et du milieu des flammes le Seigneur, car c'était lui, fit connaître à son serviteur ses desseins et ses volontés.

Eh bien ! m. f., il en est de cette église comme du buisson ardent. Ce n'est pas un endroit comme un autre et l'on ne doit pas s'y comporter comme ailleurs. C'est une terre sainte, bénie, remplie de la présence de Dieu. Sur le frontispice du temple de Jérusalem on lisait ces mots en grosses lettres : « Tremblez, mortels, en approchant de mon sanctuaire. » Je voudrais que, sur la porte de cette église, on inscrivît les mêmes paroles, ou simplement ces deux mots : « *Domus Dei*. C'est ici la maison de Dieu. » A eux seuls, ils vous dicteraient votre devoir.

Qui d'entre vous n'a entendu parler de S. Bernard, cet homme admirable que son siècle vit toujours sur la brèche, qui remuait les peuples et faisait la leçon aux rois, qui trouvait le moyen, entre deux réformes de monastères, de prêcher une croisade, et dont la parole fut le coup de clairon du génie au service de la foi ? Est-ce que sa prodigieuse activité faisait tort à son recueillement ? Jamais. Après avoir parlé comme un oracle, il priait comme un ange. Voulez-vous savoir son secret ? Avant d'entrer dans une église, Bernard s'arrêtait un instant, rassemblait ses préoccupations, comme un berger les brebis de son troupeau, puis, d'un geste intérieur qui traduisait son âme : « Restez, disait-il, restez à la porte, pensées profanes, je vous retrouverai en sortant ! » Faites ainsi, m. f., quand vous venez à l'église : laissez à la porte vos distractions, vos causeries et vos rires. Recueillez-vous, vous entrez dans la maison de Dieu.

Quand vous allez en visite, vous faites toilette, vous composez votre attitude, vous vous présentez poliment. Loin de moi, certes, la pensée de vous en blâmer. Mais ce que je ne puis admettre, c'est que les mêmes gens, tout à l'heure si respectueux, si attentifs, si délicats, si polis, entrent à l'église en se bousculant, en portant leurs regards à droite et à gauche, en exhibant des toilettes dont l'immodestie est un scandale pour tout le monde autant qu'une insulte à Dieu. Ah ! m. f., les anges du sanctuaire, témoins de ces mises impudiques, se voilent les yeux et demandent vengeance contre les profanateurs du lieu saint ; les personnes qui se respectent protestent contre cet oubli des convenances, et vous oseriez crier à l'intolérance si le prêtre, gardien de l'honneur de Dieu et de la dignité de sa maison, rappelait les lois de la bienséance aux personnes qui les outragent, même à l'église, s'il les invitait poliment à se retirer et s'il leur refusait les sacrements ? En pareil cas, le prêtre ne fait que son devoir. Faites le vôtre.

Mais le corps ne se présente pas seul à l'audience divine, il y a l'âme aussi, et l'âme a sa tenue. On vous a dit sans doute les multiples ablutions que font les Musulmans avant d'entrer dans leurs mosquées. Nous, catholiques, nous prenons de l'eau bénite en entrant dans nos églises et nous traçons sur nous-mêmes le signe de la croix. N'a-t-il pas la vertu d'effacer les péchés véniels, qui sont comme la poussière de l'âme ? Mais ce signe de croix, de grâce, qu'il soit bien fait : largement, lentement, pieusement, et non pas comme un geste tronqué, grotesque et sans signification aucune, dont il nous serait impossible de donner

l'explication si un étranger à notre religion nous demandait : « Mon ami, quelle est cette grimace que vous avez faite en entrant à l'église ? »

On n'aborde jamais quelqu'un sans le saluer. Notre salut à Dieu, c'est la génuflexion et l'acte d'adoration, deux choses dont on se dispense trop facilement. Combien sont-ils, les hommes qui fléchissent le genou devant le Saint-Sacrement avant de se rendre à leur place, qui s'agenouillent à certains moments de la messe? Lâches esclaves du respect humain, ils préfèrent céder à une sotte coutume plutôt que de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû. En admettant même comme excuse qu'ils sont inconscients, qu'ils omettent la génuflexion sans y penser, sans songer à mal faire, adressent-ils au moins à l'Hôte divin du Tabernacle, au Maître de la maison, cette brève salutation indispensable qui se nomme l'acte d'adoration ? Hélas ! combien n'y songent même pas et s'installent à leur place sans plus de formalités ! Ah ! m. f., prenez bien garde : on ne se moque pas de Dieu impunément, *Deus non irridetur*. C'est un assez grand roi, je pense, pour avoir droit à quelques égards de la part de ses créatures. Traitons Dieu en Dieu, voilà notre devoir quand nous sommes à l'église.

J'ai entendu dire à des personnes qui avaient eu le bonheur de voir le Souverain Pontife, qu'une fois introduites devant lui, la parole expirait sur leurs lèvres, qu'elles ne trouvaient pas le mot à dire, qu'elles tremblaient de tous leurs membres, tellement elles étaient impressionnées et saisies devant l'auguste majesté du Vicaire de Jésus-Christ. Je le comprends ; mais quand, au lieu du Vicaire de Jésus-Christ, on a Dieu lui-même devant soi, de quel respect ne devrait-on pas se sentir pénétré ! Et cependant dirai-je ce que l'on voit trop souvent dans nos églises ? ces têtes qui se retournent au moindre bruit, au bruit d'un objet qui tombe ou d'une porte qui s'ouvre, ces yeux hagards et perdus dans le vague, ces postures molles et nonchalantes, ces fronts ensevelis entre les deux bras, ces mentons appuyés sur la paume des mains, ces airs ennuyés, bref, tout cet ensemble qui trahit le laisser-aller, l'absence complète d'esprit de foi ? Et de fait, est-ce qu'ils ont la foi, ces étranges chrétiens ? Quoi ! mon ami, vous êtes en présence de Celui devant qui tremblent les anges, devant qui tout genou fléchit jusque dans les enfers. Vous êtes sous le regard de Celui qui, à cette heure même, écrit vos irrévérences au livre des châtiments, et vous le bravez, et vous le traitez avec ce sans-gêne et cette désinvolture ?

Je vous parlais tout à l'heure des Musulmans. Il faut les voir prier dans leurs mosquées, les pieds nus, le corps immobile, le front prosterné contre la terre, et cela des heures entières. N'est-il pas humiliant pour nous que des infidèles aient plus de respect pour les temples de leurs faux dieux que nous n'en avons pour nos églises ? Beaucoup de protestants ont avoué qu'ils se seraient faits catholiques, mais qu'ils en avaient été détournés par notre mauvaise tenue devant le Saint-Sacrement. « Si les catholiques croyaient vraiment que Jésus-Christ réside au tabernacle, disaient-ils, ils seraient plus respectueux en sa présence. Mais non, ils n'y croient pas, leur attitude en est la preuve ! »

* *

Je termine par un trait. L'abbé Mermillod, étant curé de Notre-Dame de Genève, avait l'habitude, chaque soir, d'aller faire une fervente prière à l'église, devant le tabernacle. Lorsqu'il croyait tout le monde sorti, il se prosternait devant l'autel et baisait humblement la terre. Un jour qu'il venait d'accomplir cet acte de dévotion, tout à coup, au moment où il se relève, il aperçoit une personne qui sort d'un confessionnal et se dirige vers lui. « Que faites-vous là ? Madame, dit-il, vous ne devriez pas être ici ! — Monsieur l'abbé, pardonnez-moi mon indiscrétion. Je suis protestante. Mais j'ai assisté à vos prédications. Vos raisons m'ont touchée. Cependant un doute me restait dans l'esprit. « Ce prêtre, me disais-je, est-il sincère ? » Pour dissiper mon doute, je me suis cachée dans l'église. Et en voyant les marques de respect que vous prodiguiez à l'Eucharistie, vous croyant seul, mon hésitation a cessé, je crois ! »

Voilà, m. f., les conséquences de la piété et de la bonne tenue dans le lieu saint. Heureuses les âmes qui comprennent leur devoir sur ce point ! Elles s'édifient elles-mêmes et elles édifient les autres. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XLVIII

JOSEPH D'ARIMATHIE

Joseph d'Arimathie naquit, semble-t-il, à Ramah, la patrie de Samuel. Il appartenait à une famille riche et honorée. Il vint à Jérusalem et s'y fixa, attiré peut-être par les prédications de Jésus, dont il devint le disciple en secret. Comme il était riche, il y acheta des maisons et des domaines, en particulier un beau jardin, près du Calvaire, et il s'y fit creuser un sépulcre, manifestant ainsi son intention de demeurer après sa mort dans ce lieu qu'il avait choisi et embelli.

I

Les honneurs lui vinrent, à cause de sa situation opulente, de sa noblesse de caractère et de sa vie irréprochable. Il devint membre du Sanhédrin, conseiller et décurion. On appelait décurions les personnages revêtus, dans les colonies et les municipes, d'une dignité semblable à celle des sénateurs romains. Il était respecté pour sa dignité extérieure, noble et imposante, et pour sa vertu incontestée. Mais sa vie était faite de discrétion et de prudence ; il ne se mêlait point aux querelles des pharisiens et s'éloignait des partis. « Il

attendait le royaume de Dieu, » dit S. Luc (XXIII, 51), et cherchait la vérité. Il l'avait trouvée dans la doctrine du Sauveur. C'était donc un disciple du Christ, mais disciple qui ne se produisait pas, non point par timidité, comme Nicodème, car il était convaincu, mais parce qu'il ne voulait pas se commettre avec les Juifs puissants qu'il n'estimait pas. Il n'aimait pas le bruit stérile ni les cabales passionnées. Quelles étaient ses relations avec Jésus, nous l'ignorons. Jésus savait qu'il avait en lui un disciple fidèle, en qui il pouvait avoir confiance.

Aussi quand il fut jugé par le Sanhédrin, tandis que tous faisaient éclater leur haine et leur fureur dans une tumultueuse condamnation à mort, Joseph d'Arimathie se sépara nettement d'eux. Il refusa de consentir à leurs desseins iniques et à leurs actes cruels. Jusque-là il était dévoué à son maître, mais cette fois il se révéla, il afficha son amour pour lui et son indignation contre l'injustice. Cet homme sage et discret montra une audace calme et résolue qui s'imposa à tous, aux soldats comme à Pilate.

Quand il sut que Jésus était mort, il accourut sur le Calvaire. Il vit Marie au pied de la croix et fut saisi d'une immense compassion. Les soldats se préparaient à détacher les corps des suppliciés. Joseph obtint facilement un délai nécessaire, car il voulait être là, et il se rendit chez Pilate. Il se présenta au palais du gouverneur avec hardiesse : *audacter,* et réclama le corps de Jésus.

Pilate repassait dans son esprit les événements de la journée et il avait honte de sa lâcheté. Il avait d'ailleurs subi les reproches amers de Procla, sa femme, et il cherchait vainement à s'en distraire. Le doux et triste visage de Jésus lui apparaissait toujours avec ses réponses majestueuses et flagellantes. Il fit bonne contenance toutefois, et quand il apprit que Jésus n'était plus, il en parut vivement étonné, il manda sur-le-champ le centurion, qui lui assura que c'était vrai, et il accorda à Joseph le corps du Sauveur. Dans sa pensée, c'était aussi une réparation. On dit qu'il s'enquit de la douleur de la mère du crucifié.

Le temps pressait ; Joseph d'Arimathie ne se départit pas de son attitude réservée. Il avait aussi en lui, à cette heure, quelque chose du justicier, ce qui n'échappa point à Pilate. Il part aussitôt, achète un suaire de lin avec des bandelettes et quand il revient au Calvaire il y rencontre Nicodème, chargé lui-même de parfums. Ensemble ils détachent avec un indicible respect le corps de Jésus. Marie reçoit son Fils sur ses genoux et arrose de ses larmes le visage du plus beau des enfants des hommes.

Elle s'arrache enfin à sa douleur et l'on procède à l'embaumement. Il est trop tard pour que les saintes femmes lui rendent tous les honneurs qu'elles voudraient ; elles décident d'achever le funèbre travail après le sabbat, le surlendemain, au point du jour. Joseph d'Arimathie offre avec une admirable délicatesse son propre sépulcre tout neuf, qu'il a fait creuser dans le jardin voisin qui est à lui. Avec Nicodème il emporte pieusement le corps, que Marie accompagne.

On arrive au vestibule ; elle dépose sur son front un suprême baiser, replace le suaire de la tête ; on dépose le corps du Sauveur sur un banc de pierre, à droite, puis on roule à l'entrée la lourde pierre qui ferme le sépulcre.

Joseph d'Arimathie retourne dans sa demeure, avec le sentiment d'avoir accompli son devoir envers son Dieu, et Marie, conduite par S. Jean, reprend la route du mont Sion. Quelle journée ! Mais les hommes sont rachetés, Dieu est apaisé.

II

On croit que Joseph d'Arimathie mourut à Jérusalem. Son corps fut transporté en France au temps de Charlemagne par Fortunat, patriarche de Grade, et confié à l'abbaye de Moyenmoutier, dans le diocèse de Toul. Quant à Nicodème, ses reliques furent retrouvées par le prêtre Lucien qui desservait l'église de Caphargamala, à vingt milles de Jérusalem. C'est le prêtre Lucien lui-même qui a raconté cette histoire.

Le vendredi 3 décembre 415, vers neuf heures du soir, Lucien dormait dans le baptistère où il couchait pour garder les vases sacrés de l'église. Un vieillard vénérable, tenant une baguette d'or, lui apparut, l'appela trois fois par son nom et lui ordonna d'aller dire à l'évêque Jean de Jérusalem de venir ouvrir des tombeaux où se trouvaient les corps de plusieurs saints :

— Je suis Gamaliel, dit-il. S. Etienne est là dans un tombeau, et Nicodème dans un cercueil voisin. Il fut excommunié par les Juifs de Jérusalem, je le reçus dans ma maison de campagne et je l'y gardai jusqu'à la fin de sa vie. Je lui donnai une sépulture honorable ici, dans mon tombeau de famille.

Craignant d'avoir été victime d'une illusion, le prêtre Lucien sollicita une nouvelle vision. Il l'obtint. Gamaliel lui montra les reliques d'Etienne dans une corbeille d'or pleine de roses rouges et celles de Nicodème dans une autre corbeille d'or avec des roses blanches. Lucien ne s'en émut point. Une troisième vision, où le même vieillard lui reprocha sa négligence, le décida alors à aller trouver l'évêque Jean. Or il arriva que Gamaliel avait apparu aussi à un saint moine nommé Migèce. Celui-ci avait vu un vieux tombeau où étaient trois lits ornés d'or. On creusa la terre à l'endroit indiqué et l'on découvrit trois coffres avec une pierre chargée d'inscriptions. Le premier était celui d'Etienne, le second celui de Nicodème.

L'évêque Jean, informé, s'empressa d'accourir. Il ouvrit le cercueil de S. Etienne, d'où s'exhala une odeur très agréable. Un grand nombre de malades qu'on avait amenés recouvrèrent aussitôt la santé.

On laissa à Caphargamala les corps de Gamaliel et de Nicodème, mais on transporta à Jérusa-

lem, dans l'église de Sion, les reliques du premier martyr, au chant des cantiques. Une sécheresse qui désolait la Judée cessa aussitôt. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, fit bâtir à Jérusalem, en 463, une magnifique église à S. Etienne.

Cependant plusieurs églises réclamèrent des reliques. Lucien remit quelques fragments d'os à Avit, un prêtre espagnol qui vivait alors en Palestine. Avit les confia à Paul Orose, qui repartait pour l'Espagne. Celui-ci alla d'abord visiter S. Augustin, à qui il montra son précieux trésor, puis il s'embarqua ; mais il dut relâcher à l'île Minorque. Là il les remit à l'évêque Sévère, à Mahon. Il y avait beaucoup de Juifs à Mahon. L'évêque eut des conférences avec eux ; la vue des reliques de celui que leurs aïeux avaient lapidé les toucha, un grand nombre se firent baptiser.

Il fit part de ces faits à Evode, évêque d'Uzale, ami de S. Augustin, qui reçut aussi des reliques de S. Etienne par l'entremise de plusieurs moines de Palestine. Des miracles s'opérèrent si nombreux qu'Evode en fit établir la liste par ses clercs. Chaque année on la lisait publiquement en la fête de S. Etienne et l'on faisait comparaître les miraculés devant le peuple. Evode a publié deux livres sur les *Miracles de S. Etienne*, dont son ami Augustin se fit l'intègre et éloquent écho :

Un enfant encore à la mamelle, raconte-t-il, mourut sans avoir reçu le baptême. Sa mère court à l'oratoire de S. Etienne et fait cette prière : « Saint martyr, vous voyez que j'ai perdu toute ma consolation. Rendez-moi mon enfant, afin que je puisse le retrouver devant Celui qui vous a couronné ! » Après une longue prière, l'enfant ressuscita et fut baptisé. Dieu l'appela ensuite à lui et sa mère le porta au tombeau avec autant de confiance que si elle l'eût déposé entre les bras de S. Etienne même.

Les miracles qu'opérèrent alors les reliques de S. Etienne peuvent être comparés à ceux qui de nos jours se sont accomplis à Lourdes. S. Augustin en a fait une longue relation. Il raconte, en particulier, l'histoire d'une famille de Césarée où il y avait dix enfants : trois filles et sept garçons. Leur mère les maudit pour leur mauvaise conduite et ils furent saisis d'un tremblement nerveux qui les rendait hideux à voir. Deux d'entre eux arrivèrent à Hippone en 425 ; ils se nommaient Paul et Palladie. Le matin du jour de Pâques, Paul, après avoir prié devant les reliques de S. Etienne, fut guéri. La foule en bénit Dieu et poussa des acclamations de joie. Le jeune homme alla se jeter aux pieds du saint évêque qui s'enquit de son mal et de ses causes. Alors il le releva avec bonté et l'embrassa. Puis il monta dans sa chaire et dit :

« Nous avons coutume de vous lire les relations des miracles que Dieu accomplit sans cesse par les prières du bienheureux martyr S. Etienne. Aujourd'hui la présence de ce jeune homme nous tient lieu de livre. Son visage, que vous connaissez tous, est notre écriture. » Le mardi de Pâques, il fit placer les deux enfants sur les degrés de la chaire, afin que tout le peuple pût les voir. Paul était rayonnant de santé, mais Palladie tremblait toujours de tous ses membres. Le grand évêque les fit retirer, et il se mit à prêcher sur le respect que les enfants doivent porter à leurs parents. Tout à coup son discours fut interrompu par des cris : « *Deo gratias !* » Palladie, prosternée devant les reliques de S. Etienne, venait d'être guérie. Un an après, le pieux docteur insérait ce miracle dans le dernier livre de la *Cité de Dieu*.

Le prêtre Lucien, qui a raconté l'invention des reliques de S. Etienne, de Gamaliel et de Nicodème, a transmis son récit au prêtre espagnol Avit, qui était aussi l'ami de S. Jérôme, alors retiré à Bethléem. L'Eglise en a fixé la mémoire au 3 septembre. Dans ce récit, Nicodème n'occupe qu'une place modeste, comme Gamaliel ; mais l'un et l'autre devaient être grands devant Dieu pour que la révélation de leur tombeau ait été faite avec tant d'éclat au prêtre Lucien.

C'est que Gamaliel avait pris avec énergie le parti des Apôtres devant le Sanhédrin, en formulant un jugement de bon sens qui est resté dans le souvenir des hommes. Quant à Nicodème, l'homme timide et indécis qu'il était avait été changé soudain ; l'exemple de Joseph d'Arimathie l'avait entraîné, et avec quelle hardiesse, où se révéla tout leur cœur, ils avaient ensemble détaché de la croix le corps de Jésus ! Comme Marte leur fut reconnaissante ! Joseph d'Arimathie fit mieux encore : à celui qui n'avait pas eu une pierre pour reposer sa tête, il céda son propre sépulcre, et Jésus y reposa jusqu'au troisième jour. « Sépulcre glorieux, » a dit Isaïe. Joseph apparaît devant les siècles enveloppé de cette gloire.

XLIX

ZACHÉE

Jésus revenait une dernière fois à Jérusalem pour y mourir. Il franchit le Jourdain près de Jéricho et il marche seul devant ses Apôtres, résolu et pénétré cependant d'une intime crainte. Les Apôtres eux-mêmes ont de sombres pressentiments dont ils ignorent la cause. Ils ne veulent même pas la connaître. Le Sauveur, en effet, s'arrête soudain ; il les appelle auprès de lui et il leur annonce sa Passion. Il leur dit nettement qu'il sera flagellé, crucifié, et qu'il ressuscitera le troisième jour. (Luc, XVIII, 33). Mais ils ne comprennent rien à ces paroles, sauf que si Jésus monte à Jérusalem, c'est pour y prendre possession de la royauté terrestre qu'ils ont toujours envisagée et qu'ils attendent.

Quand Jésus va entrer à Jéricho, il trouve une foule considérable qui l'attend, parce qu'on savait qu'il devait passer là. Un aveugle, Bar-Timée,

qui était assis sur le bord de la route, crie : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Dans sa bonté, le Sauveur lui rend la vue.

I

Or il y avait à Jéricho de nombreux publicains, et à leur tête Zachée, un homme riche et bon, mais que sa profession rendait odieux au peuple. Zachée avait épousé, suivant une tradition, une étrangère, une Gauloise, qui avait entendu la prédication de Jésus et s'était attachée aux Saintes Femmes. Elle s'appelait Véronique. Elle avait parlé sans doute à son mari du prophète qui répandait tant de bienfaits sur le peuple et se montrait si accueillant pour toutes les misères. Zachée en conçut un ardent désir de voir Jésus, de savoir qui il était, et de s'entretenir avec lui. Mais il était de petite taille et la foule qui encombrait la place et les avenues, la foule curieuse et sans pitié dans les spectacles qui la passionnent, le repoussait avec d'autant plus de mépris qu'il était publicain et chef des publicains.

C'est pourquoi il s'était porté en avant de la multitude et il était monté sur un figuier d'Egypte, un figuier sycomore qui bordait la route. Le Sauveur passerait là, et Zachée pourrait le voir tout à son aise du haut de l'arbre d'où il dominerait la foule. Alors ses désirs seraient accomplis, il verrait Jésus et peut-être se mettrait-il à sa suite, deviendrait-il un des disciples, un apôtre. On reconnaît dans ces détails la sollicitude et les exhortations de sainte Véronique.

Mais Zachée n'espérait pas tant de faveurs. Il voulait « voir Jésus, » l'ami des publicains, rien de plus. Et l'on devine que son cœur battait bien fort quand il vit le Sauveur qui, pressé par la foule, s'approchait du sycomore, après avoir guéri l'aveugle. Jésus est tout près de l'arbre maintenant. Mais ô surprise ! ô bonheur ! il s'arrête, lève les yeux vers les branches et aperçoit Zachée. Non seulement il le voit, il le regarde, mais il l'appelle par son nom : « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car il faut aujourd'hui que je loge dans ta maison ! »

Le chef des publicains descend aussitôt, le cœur plein de joie ; il gagne rapidement sa demeure, pendant que les Juifs murmurent : Quoi ! le Maître descend chez un publicain, chez un pécheur, chez un exacteur, tandis qu'il y a à Jéricho tant de lévites, tant de nobles personnages qui le recevraient avec fierté dans leur maison honorée ! Et les acclamations se changent en des protestations sourdes, quand Jésus franchit le seuil de Zachée.

Mais Zachée s'en préoccupe peu ; il est tout à l'allégresse. Debout, au milieu de la foule, il dit au Sauveur : « Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si jai fait tort à quelqu'un, je rends le quadruple. »

Parmi les publicains tant détestés il y avait donc des âmes délicates et de parfaits honnêtes gens ; Zachée était de ceux-ci. Le vif désir qu'il avait de voir Jésus le prouve. Un malhonnête homme ne désire pas la bonne compagnie, où il se sent mal à l'aise. Le chef des publicains de Jéricho, en cherchant avec tant d'empressement à voir Jésus, révélait le fond de sa belle âme. Peut-être sur son passé y avait-il des ombres, des torts réels ou mal réparés, il ne demande qu'à les connaître. Pour les réparer il sacrifie d'abord la moitié de sa fortune légitimement acquise, et il en fait l'offre volontaire et de grand cœur. Il n'est donc pas attaché à l'argent, comme ceux qui sont possesseurs de grands biens, et qui y tiennent d'autant plus qu'ils en possèdent davantage. Car on amasse des biens, non seulement pour les avoir, mais pour en avoir plus que les autres. On s'imagine en effet qu'une plus grosse fortune augmente le mérite et l'importance. Dans Zachée on sent l'homme qui est au-dessus de ses richesses et qui veut s'en servir en faveur de la justice d'abord, puis en faveur de la charité.

Le Sauveur admire cette âme pénétrée de l'esprit de pauvreté au milieu de sa grande richesse, et qui s'en dépouille avec joie. Alors devant tous ces murmurateurs, envieux ou cupides, il prononce : « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, XIX).

Zachée était Juif, mais parce qu'il s'était fait publicain, ses compatriotes le regardaient comme déchu des prérogatives de la race choisie. Jésus le réhabilite en le proclamant un vrai enfant d'Abraham. Il montre aussi que ce qui fait le véritable enfant d'Abraham, ce n'est point la race, la descendance, mais la foi, la générosité, le désintéressement, la bonté, en un mot les œuvres d'Abraham.

II

Ce que devint Zachée, nous l'ignorons. Quelques semaines après cet épisode, le Sauveur était crucifié. Le nouveau converti prit place sans doute à côté de Nicodème et de Joseph d'Arimathie, et il fut du nombre des cent-vingt qui se rendirent au Cénacle pour y attendre la venue du Saint-Esprit. On se figure qu'il fut présenté à la Sainte Vierge par sainte Véronique et que c'est de là que date sa dévotion profonde pour la Mère de Dieu. Comme il était fort riche et peu attaché à ses biens, ainsi que nous l'avons vu, il fit vœu de pauvreté et remit aux Apôtres, pour la communauté chrétienne, ce qu'il possédait, comme fit S. Barnabé.

Il avait une nature contemplative, que la reconnaissance rendit plus pieuse encore et plus religieuse. Il avait sans cesse à la mémoire du cœur la parole du Sauveur : « Zachée, hâte-toi de descendre, car je veux aujourd'hui demeurer dans ta maison. » Maintenant c'est dans son âme qu'habitait le Sauveur, avec le Père et le Saint-Esprit, qui y avaient établi leur demeure. Il mé-

ditait aussi ces autres paroles : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » C'est lui qui était la brebis égarée que le bon Pasteur avait rapportée sur ses épaules, et il ne savait comment lui témoigner sa gratitude.

Il se fit apôtre auprès de ses anciens amis, parmi les publicains, et il apparut comme un autre S. Matthieu. Il donnait l'exemple de la prière et de l'action. Jésus avait dit : « Allez, enseignez, évangélisez ! » C'est Pierre qui avait reçu la mission d'envoyer partout des Apôtres, et il paraît avoir eu de la prédilection pour l'Espagne, et surtout pour la Gaule. A l'Espagne il avait envoyé S. Jacques, qui revint à Jérusalem, où il fut le premier Apôtre martyr. A la Gaule il envoya un groupe d'élite dans lequel se distinguaient S. Maximin, S. Martial, S. Saturnin, sainte Madeleine, sainte Marthe, S. Lazare, Marie Jacobé et Salomé. Ils vinrent évangéliser la Provence.

Il semble que Zachée et Véronique aient ensuite débarqué en Aquitaine, avec S. Martial, le grand apôtre de Limoges. Tout cela ne se faisait point au hasard, mais d'après un plan : d'après les instructions de S. Pierre, qui lui-même était guidé par le Saint-Esprit. La Gaule avait son rayonnement jusqu'en Palestine, puisque la garde d'Hérode était composée de Gaulois. Les Apôtres aussi bien avaient des lumières que nous ne soupçonnons pas. Tout est merveilleux dans l'établissement de l'Eglise, tout accuse une direction haute et unique qui ne pouvait venir des humbles bateliers du lac de Génésareth.

Si les historiens voulaient être sincères, ils reconnaîtraient que dans cette évangélisation si rapide, si ordonnée, dans cette conquête en quelques années de tout l'univers connu par la parole et l'action de quelques pêcheurs illettrés qui ne connaissaient que les agrès de leur bateau, tout est miraculeux, tout est divin. Des hommes de génie, comme Platon ou Aristote, des discoureurs habiles, comme Zénon ou Cicéron, n'ont réuni autour d'eux que quelques disciples, et ces hommes de Galilée, dépourvus de tout moyen humain, après vingt ans de prédication, ont fait connaître la doctrine du Christ à Rome, à Marseille, à Antioche, à Babylone, dans toute l'Asie Mineure, depuis la Perse et l'Arabie jusqu'en Espagne et en Ethiopie.

Voici donc Zachée en Gaule. Il s'adonne à la prière, il convertit nos aïeux par ses prédications et ses exemples, mais comme sainte Madeleine, il recherche la solitude, afin d'être tout entier à Celui qui l'a appelé à la lumière. Il sait que pour convertir le monde la prière est la puissance souveraine. Plus une âme est solitaire, plus elle s'attache à Dieu, plus son action est puissante.

Il s'en va donc dans les gorges du Quercy, parmi les rochers les plus sauvages, dans les vallées les plus abruptes et les plus profondes d'où il n'aperçoit qu'un pan du ciel, sur le bord des torrents ou au sommet des montagnes, près des nids d'aigles. C'est là qu'il bâtit sa pauvre cellule. A côté, il creuse dans le roc une petite chapelle, il la dédie à la Sainte Vierge qui a été son initiatrice dans la voie de la pénitence et de la contemplation. Il a sculpté une petite statue de Marie, devant laquelle il prie avec sainte Véronique. Un jour S. Martial vient les visiter et dans la petite chapelle il consacre un autel où il offre le divin sacrifice. Les habitants de ces contrées désolées et peuplées de bêtes féroces observent la vie et les actions de ces deux étrangers. Ce qui les frappe, c'est cette enceinte de rochers qu'habitent seuls les aigles, et où ces deux êtres humains sont heureux, car la joie décore leurs fronts, et ils semblent avoir trouvé là leur ciel. On vient les voir du ravin du Lauzon, des vallées de Saint-Céré et de Figeac. On les écoute, on appelle Zachée *Rupis amator,* l'Amateur de la Roche, et l'on oublie son nom pour ne plus le désigner que sous le nom d'*Amateur* ou Amadour ; son séjour, l'ancien Val Ténébreux, s'appellera « Roc-Amadour. » Les nouveaux fidèles ne connaîtront plus Zachée, mais S. Amateur. Toutefois, ce n'est plus cette couronne de rochers qu'ils aime et admire, c'est Jésus-Christ, son Rédempteur et bienfaiteur dont il publie la bonté, la gloire, la divinité.

Combien d'années passèrent-ils ainsi dans cette affreuse solitude devenue leur paradis, parce que Dieu se manifestait à eux ? Pour eux le calendrier n'existait plus. S. Martial revenait quelquefois, il envoyait aussi des prêtres aux ermites ; les populations connaissaient Jésus-Christ, vénéraient la Vierge Marie, ils étaient au terme de leurs vœux. Chaque nouvelle âme qui s'ouvrait à la lumière embellissait encore leur solitude, jusqu'au jour où Zachée mourut et fut enseveli dans le vestibule de sa petite chapelle, où il dormit plus de mille ans, aux pieds de sa petite statue et dans le baiser du Christ.

L

SAINTE VÉRONIQUE

Qui était sainte Véronique ? Ce nom même est-il le sien ? A-t-elle même existé ? Car elle n'est pas mentionnée dans l'Evangile ni au martyrologe.

I

Elle s'appelait Bérénice, et l'on ne sait d'après quelle règle de langage le nom de Véronique a prévalu. Eusèbe, témoin de la tradition au commencement du IVe siècle, parle d'elle et de son acte héroïque. L'Eglise Romaine est de temps immémorial en possession du *Sacro Volto* qu'elle garde dans la basilique de Saint-Pierre à Rome et qu'elle présente chaque année solennellement à la vénération des fidèles. Voilà deux faits que l'histoire doit considérer, car ils accusent l'existence de sainte Véronique.

D'où était-elle ? Ses origines sont contestées, par conséquent obscures. S. Grégoire de Tours, qui a recueilli et fixé nombre de traditions, a

écrit : « Cette femme, qui portait un si beau nom, était originaire de la ville de Bazas et elle habitait sans doute alors Jérusalem. » *(De gloria martyrum).*

Il convient donc d'en référer à la tradition bazadaise qui est intéressante et glorieuse pour nous. Elle nous apprend que Véronique était parente d'un des Gaulois qui étaient au service d'Hérode Antipas. Elle vint en Palestine pour le revoir. Par les relations de son parent avec l'entourage d'Hérode, elle put recueillir à Machéronte le corps sanglant de Jean-Baptiste et, de concert avec ses disciples, lui donner une sépulture honorable. Elle se fixa alors en Palestine.

Elle était païenne, comme ses aïeux, mais elle devint prosélyte d'abord, puis, après avoir entendu la prédication de Jésus-Christ, elle devint disciple du Sauveur et épousa Zachée le publicain. Peut-être dès lors comptait-elle parmi les Saintes Femmes qui s'attachèrent à Jésus, ce qui lui permit de voir le Maître de plus près et de préparer la visite de Jésus qui convertit son mari. Elle vint alors à Jérusalem pour les fêtes de Pâques et se porta sur le passage du Sauveur montant au Calvaire. Peut-être même la maison d'où elle sortit pour essuyer la face du Fils de Dieu était-elle sa propre demeure.

Il est facile alors de reconstituer la scène touchante de la sixième station. Véronique attendait le Maître qui devait passer devant sa maison. Quand elle l'aperçoit, non loin de la Porte Judiciaire, où l'on affichait la sentence des condamnés à mort, elle prend un linge mouillé, sort brusquement, traverse les rangs des soldats, s'agenouille devant lui, se relève, contemple sa face adorable qui n'a plus rien d'une face humaine, l'essuie avec un indicible amour, sans être intimidée par les injures des soldats, le console d'un regard qui lui dit : « Vous êtes mon Sauveur, mon Maître adoré, mon Dieu, » et, chassée durement par les bourreaux, rentre heureuse dans sa demeure.

Alors elle déplie le linge sacré, pour y vénérer les traces de poussière et de sang qu'y a laissées l'auguste visage ; mais elle est saisie par la vue du front divin, des yeux clos, des lèvres meurtries, des joues sanglantes, de la barbe souillée du Fils de Dieu. Dans sa reconnaissance et son émotion, elle ne peut retenir ses larmes. Elle conserva avec le soin le plus pieux cette image devant laquelle tant de chrétiens viendront prier et pleurer.

Ce douloureux visage a été reproduit assez fidèlement par la gravure populaire ; le front est particulièrement beau, avec ses blessures, la marque des coups et l'immense tristesse adoucie par le rayonnement du sacrifice librement accepté. Jésus ne portait pas alors sa couronne d'épines ; les bourreaux la lui avaient enlevée, non par compassion, mais par calcul. Le soleil ardent aurait pu tuer le condamné ; or il fallait qu'il expirât sur la croix, sous les yeux du peuple qui verrait enfin mourir et disparaître pour jamais celui qui avait été un moment son irrésistible séducteur. On avait remplacé la couronne d'épines par une coiffure protectrice, sauf à lui enfoncer de nouveau les épines dans la tête au moment du crucifiement.

C'est peut-être le beau geste de sainte Véronique qui suscita les pleurs des filles de Jérusalem. Elles étaient tout près, rassemblées dans le coin d'une rue, regardant le triste cortège un moment arrêté par l'acte de cette admirable femme, et qui s'avançait lentement. Le Sauveur se soutenait à peine, il allait chancelant, prêt à défaillir de nouveau. Quand il passa devant elles, elles éclatèrent, malgré la défense du Sanhédrin et des rabbins juifs de témoigner de la sympathie aux condamnés à mort.

Jésus retrouva ses forces pour leur parler. C'était la première fois qu'il rompait son auguste silence depuis le Prétoire. Il leur parle virilement, non pour leur donner de vaines consolations, mais pour les éclairer et les avertir. Il songe au siège de Jérusalem où elles seront réduites à s'enfuir dans les montagnes, dans les déserts, ou à périr sous le glaive des Romains, ou à mourir de faim. Ce châtiment terrrible, les Juifs l'ont mérité, eux qui ont crucifié le Fils de Dieu : nul n'y échappera.

Il exhorte ces saintes filles au moins à bien souffrir, à bien mourir, en souvenir des douleurs atroces que Jésus a endurées pour le salut du monde : « Si l'on traite ainsi le bois vert, qu'adviendra-t-il du bois sec, » destiné aux flammes ? Ce n'est pas sur lui qu'elles doivent pleurer. Lui, il achève sa course ; bientôt, ce jour-là même, il jouira de la gloire après avoir terminé son œuvre ; mais pour elles « ce sera le commencement des douleurs. » Elles souffriront dans leurs enfants, dans leur patrie, dans leur Temple, dans les espérances qui soutenaient le peuple d'Israël. A côté d'elles, Véronique sera bien heureuse ; elle gardera sa sainte image dans sa maison et mieux encore dans son cœur.

II

Sainte Véronique se retrouva sans doute au pied de la croix avec Marie, avec les saintes femmes ; elle eut avec Zachée la joie d'apprendre que Jésus était ressuscité, et nul doute que le Sauveur ne lui ait apparu. Elle fut dévouée aux Apôtres comme elle l'avait été à son bon Maître ; elle exerça son apostolat dans la jeune Eglise de Jérusalem, puis si l'on en croit Bernard de la Guionie, évêque de Lodève, qui a recueilli avec soin les traditions primitives, elle vint en Gaule, en l'an 47, avec S. Martial, qui évangélisa l'Aquitaine. « Martial, dit-il, portait avec lui du sang de S. Etienne. Un homme de Dieu l'accompagnait, appelé Amateur et son épouse Véronique, qui avait été l'amie de cœur de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu. Amateur et Véronique emportaient du lait, des cheveux et des chaussures de la Sainte Vierge. Amateur, ou Zachée, qui avait une prédilection particulière pour la solitude, demeura longtemps dans